

HUMAN

Sur la route des migrants entre Grimaldi et Menton

Pas de la Mort : à un sentier du Paradis ?

PORTRAIT

Réfugié en France, il est passé par le Pas de la Mort

REPORTAGE

Dans les pas des migrants

L'exploitation des miséreux par des misérables

De cette crise migratoire a émergé un business sans morale. Des hommes, remplis d'égoïsme, mettent en péril la vie de migrants pour un montant excessif : les passeurs. La traversée des cinq kilomètres du « Pas de la Mort » coûte entre 100 et 200 euros par personne. Une somme démesurée. Il y a quelques années, les groupes pouvaient atteindre 30 personnes, soit 4 500 euros pour une traversée. C'est un véritable cocktail de misère et d'égoïsme qui provoque inévitablement la haine. Une haine viscérale des migrants envers leurs « chefs », qui tapisse les murs des ruines le long du sentier. Sur la paroi d'une maison abandonnée, une inscription : « mort aux passeurs ». Un rejet de leurs semblables, ces guides improvisés n'étant pour la plupart que des exilés eux-mêmes. Les passeurs sont devenus quasiment indispensables pour les migrants désorientés face à la montagne, ou pire, l'autoroute. Une place accentuée par le renforcement du contrôle aux frontières, provoquant une multiplication des chemins, toujours plus sinueux et dangereux. Au vu du climat politique actuel, ce trafic n'est pas prêt de prendre fin.

Enquête réalisée par :

Alice Dubernet

Tony Molina

Vincent Franco

Vincent Pic

Camille Dodet

Quand la Mort croise le Paradis



Photo Camille Dodet

Lil porte un nom accrocheur. Mais le connaît-on vraiment ? Le « Pas de la Mort » a fait de brèves apparitions dans des articles journalistiques depuis l'apogée de la crise migratoire en 2015. En s'y intéressant de près, il est évident que sous cette appellation résident finalement de nombreuses interrogations, et surtout, de nombreuses confusions. La première étant de savoir de quoi il s'agit exactement. Le « Pas de la Mort » est un sentier de randonnée comme des centaines d'autres dans les Alpes ou les Pyrénées. Mais ce qu'il a de particulier ce sont ses falaises de 80 mètres de haut comme les décrit très précisément Enzo Barnabà. Historien habitant le village de départ du sentier, Grimaldi, il définit dans une interview toute la complexité de ce chemin. Une voie privilégiée par les migrants depuis les années 40, au fil des différentes vagues migratoires. Son surnom choc, même effrayant, il le tient des personnes ayant perdu la vie en l'affrontant. Il est difficile

de savoir combien de personnes sont décédées exactement au cours de l'Histoire sur ce sentier. Le seul chiffre précis est celui de 25 morts depuis 2015. Celui-ci englobe la zone dans sa totalité, incluant les traversées sur l'autoroute en contrebas. Cette même année, la guerre civile syrienne vient accentuer les flux migratoires débutés en 2010. L'Europe, et surtout ses frontières, voit arriver des centaines de migrants du Moyen-Orient, d'Asie du Sud, et plus largement d'Afrique. Le passage Italie-France au niveau de Vintimille et Menton n'y échappe pas. Pour passer côté français, quatre options : le train, la route en bord de mer, l'autoroute, ou la randonnée. C'est là que le « Pas de la Mort » intervient. Mais s'il est le point central et accrocheur de cette enquête, il n'en est pas l'aboutissement. Dans la zone géographique autour de lui se croisent, et parfois même communiquent, différents points de passage. En réalité les migrants

qui tentent de traverser la frontière franco-italienne actuellement se penchent plutôt vers le « Sentier du Paradis ». Un itinéraire moins dangereux.

Sentier du Paradis, de l'Espoir

Le long du « Sentier du Paradis » des tickets de bus italiens, des habits dispersés, des papiers et déchets de nourriture en tous genres... Les témoins du passage régulier des migrants. Au milieu de la montée, c'est même un certificat de refus d'entrée sur le territoire français qui est là, perdu, entre deux buissons. Un document vraisemblablement délivré par les autorités à un migrant. Osman et Mohammad sont passés ici, sur ce même sentier, et ils ont comme tant d'autres, retiré leurs vêtements sales pour en enfiler de nouveaux, avant de passer la frontière. Cette technique est courante, pour « se fondre dans la masse » une fois arrivé à Menton. À côté du « Sentier du Paradis », l'autoroute A8. Et Salif la connaît bien. Avec un passeur et une vingtaine d'autres hommes il l'emprunte en 2017. Depuis il avance pas à pas pour construire sa nouvelle



vie, en France. Les vies d'Osman, Mohammad et Salif sont des petites histoires dans la grande... En 2018, ils étaient 122 000 à avoir rejoint le continent en bateau, ou à pied par la route des Balkans. Mais les traversées ne sont pas toujours aussi concluantes.

À quelques pas de la frontière, sous les sentiers et l'autoroute, le collectif Kesha Niya est installé à côté du panneau « Grimaldi Inferiore ». Tous les matins, c'est la même opération qui s'organise. Adèle fait partie des bénévoles

qui servent un petit déjeuner aux hommes qui sont reconduits en Italie par la police française. Après une nuit dans les Algécos gérés par la PAF (Police Aux Frontières), ils viennent ici se reposer quelques heures, reprendre des forces, et charger leurs téléphones. Certains d'entre eux se sont faits arrêter pendant la traversée. Une chose est sûre d'après Adèle : « De toute façon ils retentent toujours. Soit, ils repartent par le sentier le soir suivant, soit, ils optent pour les autres options : train, route en bord de mer, etc. Tous les axes de passage sont contrôlés abondamment par la police, donc quand ils passent c'est juste à force d'essayer, ou un coup de chance. » Tous ces itinéraires, humains et géographiques, prouvent qu'au-delà du « Pas de la Mort » c'est le « Sentier du Paradis » et le village entier de Grimaldi qui est un chemin d'immigration, depuis des décennies. La crise migratoire actuelle ne sera certainement pas la dernière à pousser des hommes sur ce sentier.



La plupart des traversées se font à la tombée de la nuit. / Photo Camille Dodet

« Nous l'avons renommé Sentier de l'Espoir »

Historien, et habitant de Grimaldi, Enzo Barnabà vient de publier l'ouvrage « Il Passo della Morte ». Mettant l'accent sur le côté historique de ce sentier, il lève le voile sur ce passage emprunté par des centaines de migrants chaque semaine. Aujourd'hui encore, les habitants du village italien voient des groupes s'engager sur le chemin tout au long de la journée.

Pourquoi parle-t-on du Pas de la Mort ?

Ce sont des journalistes qui lui ont donné ce nom dans les années 1950 à cause des nombreuses personnes qui ont perdu la vie en l'empruntant. C'est un sentier très raide qui est presque inaccessible. Il forme une sorte de « V » entre l'Italie et la France, avec un précipice de 80 mètres. Aujourd'hui, il est peu convoité par les migrants. Une fois arrivé au grillage symbolisant la frontière, en haut du sentier, ils ne vont plus tout droit vers le Pas de la Mort mais plutôt à droite vers le Sentier du Paradis. Un chemin moins risqué.

Ce grillage existe-t-il depuis longtemps ?

Il a été installé à la fin de l'année 1946 pour lutter contre l'immigration. C'est un grillage de 3 mètres de haut avec des barbelés. Aujourd'hui il est rouillé, et il représente plus un symbole qu'une frontière. Il a rapidement été coupé, pour faciliter le passage des vagues migratoires et des habitants du village qui empruntaient ce sentier pour aller à Menton.

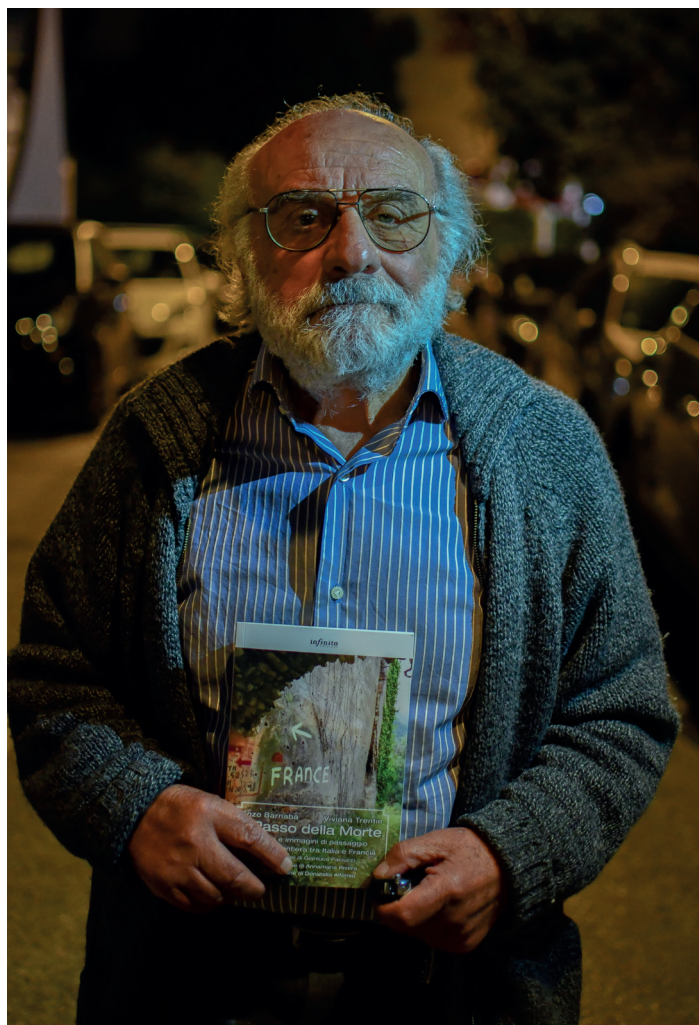
C'est un endroit qui est donc rempli d'histoire ?

Effectivement, ce sentier a été emprunté par de nombreuses

populations. Déjà, durant la Seconde Guerre mondiale, les Juifs qui fuyaient tentaient de passer d'un pays à l'autre. Après la Guerre, des Italiens essayaient d'échapper à la pauvreté mais aussi beaucoup de Yougoslaves victimes de la répression du dictateur Tito. Suite aux Accords de Schengen, presque plus personne ne l'empruntait. D'ailleurs ce sentier était presque effacé. Les sangliers et la végétation avaient repris le dessus, avant 2015

Que s'est-il passé en 2015 ?

Nous avons décidé avec le Secours Populaire de Grimaldi de tout nettoyer. Et le bruit s'est répandu... Nous étions presque 300 ! De l'autre côté de la montagne, l'association de randonneurs mentonnais a répondu à mon appel, et s'est occupé du côté français. On s'est tous retrouvé en haut. Nous avons renommé le Pas du Paradis, en « Sentier de l'Espoir ». La vague migratoire, que l'on connaît aujourd'hui, a débuté deux mois plus tard.



Pour écrire son livre, Enzo Barnabà s'est entouré de spécialistes et de chercheurs. / Photo Camille Dodet

Et vous l'avez donc rénové pour faciliter le passage des migrants ?

Absolument pas, nous l'avons plutôt fait dans une optique historique et pour simplifier les randonnées des scouts. Nous ne pensions pas que cela deviendrait un endroit clé de la traversée franco-italienne de cette nouvelle vague migratoire.

Elle est aujourd'hui beaucoup contrôlée ?

Les policiers italiens ne viennent pas arrêter les migrants, ils s'en foutent... Ils ne vont pas les empêcher de quitter le territoire. Par contre, côté français, ce n'est pas la même chose. Il y a très régulièrement des patrouilles de police. Cependant, quand il y a des événements les contrôles se raréfient. Cette année, pendant le G7 à Biarritz, une grande partie des forces de l'ordre étaient mobilisées. Le passage a été facilité.

Sur le Pas des migrants

Après plusieurs années de périple, Osman et Mohammad ont franchi la frontière. Nous les avons suivis de Grimaldi à Menton.



Photo Camille Dodet

Deux jeunes hommes sortent d'un buisson. Perdus dans ce labyrinthe de sentiers. L'un d'eux s'approche. Ils vont en France. Mohammad vient du Soudan, il a 22 ans. Osman, d'Algérie, a 2 ans de plus. Aucun n'a emprunté la mer Méditerranée et ses embarcations précaires qui s'échouent sur les rives italiennes. Ils ont privilégié la voie terrestre. La route des Balkans, reliant la Turquie à la Slovénie. Après seulement quelques jours à Vintimille, ils tentent pour la première fois ce sentier tant convoité. Sans connaître le chemin, ils s'aventurent dans la forêt, avec pour seules consignes de « tourner à droite après le grillage barbelé et de ne pas faire de bruit une fois en France », explique Osman. Pas à pas, ils laissent derrière eux Grimaldi et la misère de leurs pays. Osman tient dans la main son téléphone qui lui indique approximativement le chemin. Il pointe du doigt la direction, « c'est par là » dit-il dans un français hésitant. À Vintimille, ils ont troqué leurs habits sales et chaussures usées pour un pull et un jean neufs. Une fois en France, il faut se fondre dans la masse, mettre toutes les chances de son côté pour passer les contrôles de police inopinés.

Ascension finale

Le sentier est balisé. À certains endroits, des flèches

orange indiquent la direction. Ils avancent d'un pas lourd et vigilant. Leurs semelles glissent sur la boue, la montée est éprouvante. Mohammad s'agrippe à des cordes pour faciliter l'ascension. À mi-parcours, le groupe fait une pause. Mohammad regarde en direction de cette France tant désirée, se retourne et demande « c'est comment là-bas ? », espérant une réponse encourageante.

Les deux hommes s'approchent du sommet de la montagne. Osman se fraie un passage entre les arbustes, s'arrête et place son index devant ses lèvres en regardant dans notre direction. Les pas s'accroissent, les conversations s'arrêtent. Ils ne sont plus qu'à quelques dizaines de mètres de la France et des patrouilles policières. La frontière est matérialisée par un grillage doublé de barbelés. Un large trou a été découpé pour faciliter le passage lors des premières vagues de migration. 50 ans plus tard, cette porte d'entrée pour la France est toujours empruntée. Ce jour-là, ils seront deux de plus à la franchir. Mohammad baisse la tête pour éviter de se blesser. « France ! » chuchote-t-il avec un grand sourire. Le groupe se remet en route dans le plus grand des silences. À l'ouest, le soleil s'est couché. Le sentier disparaît peu à peu dans la pénombre de cette nuit de novembre. Ils s'arrêtent pour contempler la vue sur Menton, la France, leur terre promise.

Face aux lueurs de Menton

Après plus d'une heure de marche, Mohammad et Osman entament leur incursion vers Menton. Un étroit chemin abrupt en lacet permet de descendre la falaise. La roche humide des pluies de la veille fait glisser les deux hommes. La descente se fait lentement, Osman évite de regarder le précipice. Une main courante permet de rester accroché à la paroi. Sur les derniers mètres, les deux hommes slaloment entre les rochers, les ronces et les habits abandonnés par les précédents candidats à l'exil. Le chemin s'arrête dans les hauteurs de Menton. Ils laissent derrière eux le sentier terreux et s'engagent sur la route de Super Garavan qui les conduira jusqu'à la gare. Pas à pas, leurs silhouettes disparaissent dans l'obscurité. Cette nuit-



Après le passage de la frontière, le groupe redouble de vigilance. / Photo Camille Dodet

là, Osman et Mohammad ont évité tous les barrages de police. En seulement trois jours, ils sont arrivés à Paris, où ils ont pu déposer une demande d'asile.

PORTRAIT

Salif, cicatrices d'un exilé

Les lumières s'éteignent, un jeune homme (nous l'appellerons Salif) s'installe alors que les premières images apparaissent à l'écran. Il a accepté de nous suivre dans ce petit cinéma de Lorgues qui projette le film « Camille ». Un hommage posthume à la photographe Camille Lepage décédée en 2014 dans le conflit intercommunautaire centrafricain. Décembre 2013, la guerre s'empare de Bangui, la capitale du pays. Les populations musulmanes tentent d'échapper aux milices chrétiennes (les antibalaka) qui sèment le chaos. Salif fait partie des persécutés. « Je ne pouvais plus sortir de chez moi, c'était beaucoup trop dangereux ». A l'écran,

la camionnette dans laquelle se trouve Camille Lepage, circule dans les rues de la capitale où des dizaines de corps gisent sur le sol. Les cauchemars resurgissent. Le Centrafricain, qui jusqu'à présent n'avait laissé paraître aucune émotion, s'enfonce dans son siège, les yeux larmoyants : « C'est mon quartier, le PK12. Les militaires nous ont entassés dans des camions pour échapper aux combats ». Direction le Tchad, le périple de Salif ne fait que commencer.

« C'était la fin du monde »

Le regard froid, les traits du visage marqués par la terreur, il est difficile de

lui donner un âge. Il a aujourd'hui 20 ans et les souvenirs de son adolescence le hantent encore : « Je voyais des cadavres tous les jours, j'aimerais oublier ces moments. Chaque nuit les cauchemars reviennent. Je pensais que c'était la fin du monde ». Pourtant ces souvenirs s'entremêlent avec ceux des derniers instants de bonheur passés auprès de sa famille. L'adolescent fait ses adieux après plusieurs semaines passées dans un camp de réfugiés au sud du Tchad : « Je pars seul, je laisse mes parents et mes sœurs derrière moi ». Il baisse le regard, fixe un point et cherche ses mots. Salif ne veut pas s'étendre sur le sujet. A 14 ans, il prend la direction de la Libye pour y retrouver des proches.



Salif a traversé cinq pays et la mer Méditerranée avant d'arriver en France. / Photo Camille Dodet

Son meilleur ami, avec qui il avait quitté sa terre natale, a préféré, lui, faire marche arrière. Il perdra la vie dans une embuscade avant son arrivée à Bangui. Le jeune garçon prend conscience qu'un retour dans son pays lui est impossible. Ses premières intentions d'exil en Europe prennent forme : « Au nord de la Libye, vers Tripoli, un passeur me fait des faux-papiers. Je commence à travailler en tant que berger pour me payer la traversée de la Méditerranée ». Deux ans s'écoulent afin d'économiser les 3 600 dinars libyens (2 300 euros) nécessaires pour accéder à la Sicile.

Tout s'accélère

Le jour J est arrivé. Un groupe composé d'une cinquantaine de personnes avance péniblement dans la nuit. Ce soir, la mer est calme. Le passeur affirme qu'ils seront en France dans 4h mais Salif n'y croit pas. Les contours de l'embarcation se dessinent petit à petit dans l'obscurité, c'est une petite pirogue en bois. Il veut faire demi-tour. Les responsables frappent ceux qui hésitent, il est trop tard pour rebrousser chemin. Le moteur est démarré, le passeur pointe du doigt une étoile dans le ciel et

ordonne de suivre cette direction. Après 17 heures de navigation hasardeuse, la barque est aperçue par un navire de l'armée italienne. Le groupe de migrants monte à bord. « Je pensais qu'ils nous renverraient en Libye », explique-t-il. Après 3 jours de mer, les côtes siciliennes apparaissent au loin. Un drapeau italien flotte à l'entrée du port. Salif est rassuré, il foule pour la première fois le continent européen : « Je suis resté un mois dans le sud de l'Italie avant de remonter vers la France. Je voulais rejoindre ce pays parce que je parle la langue et que je ne me sentais pas chez moi en Italie. » Après 7 jours de train, le Centrafricain rejoint Vintimille, aux portes de la France.

Le jour 1

A la première occasion, il se greffe à un groupe de 30 migrants qui se dirigent vers le Pas de la Mort. Menés par un passeur, ils empruntent le début du sentier, et se retrouvent au bord de l'autoroute. Ce soir-là, ils escaladeront le grillage et prendront tous les risques : « Je n'ai pas peur de courir près des camions et des voitures, au bout il y a la liberté. Nous passons deux

tunnels et nous arrivons en France. » Pour la plupart, l'espoir d'un futur dans l'Hexagone n'aura duré que quelques heures. Attendus par une patrouille de militaires à Menton, seulement six d'entre eux parviennent à leur échapper. Salif en fait partie. Les mois suivants, le jeune homme erre entre Paris et le sud-est de la France où il essuie plusieurs refus de demande d'asile. Puis arrive ce rendez-vous à l'OFPPA (Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides) de Paris, il y a quelques semaines. Salif raconte toute son histoire à un officier de la protection pendant un peu moins d'une heure : « A la fin de l'entretien, elle m'a avoué qu'elle me trouvait courageux. Ces quelques mots m'ont apporté énormément de force, c'est comme si elle me donnait déjà mes papiers ». Quinze jours plus tard, Salif reçoit un courrier de l'OFPPA : « Mes mains tremblaient, j'entendais battre mon cœur, ce papier allait changer ma vie. Je n'arrivais pas à ouvrir l'enveloppe, c'est Marjolaine, mon assistante sociale, qui a dû le faire pour moi ». Puis la délivrance arrive. Salif obtient le statut de réfugié. Il affirme avec fierté : « C'est un nouveau départ, le jour 1 de ma nouvelle vie ».

Adèle, témoin journalier du désespoir

Quelques mètres en contre-bas du sentier, le collectif Kesha Niya (« pas de problème » en kurde) accueille les migrants rejetés à la frontière française tous les jours. Le groupe s'est formé il y a 3 ans à Dunkerque et s'est installé depuis 2 ans sur la Côte d'Azur.

Quel est votre rôle ici ?

Tous les matins, nous accueillons des migrants qui sortent du poste frontière. Ils ont été attrapés par la police la nuit et sont relâchés le matin après 9 heures. L'État est obligé de leur offrir une protection jusqu'au lever du jour avant de les renvoyer en Italie. Ils y sont maltraités pour la plupart. Retenus dans une sorte de cage sans couverture (pour éviter les suicides) et sans matelas. Une fois renvoyés en Italie, nous leur servons un petit-déjeuner et mettons des bornes de charge pour les portables à leur disposition.

Ce sentier est-il emprunté régulièrement ?

Cette année, ils sont plus nombreux que l'hiver dernier. Je pense que cela s'explique par le changement des populations migratoires. L'an passé, il y avait davantage de familles installées depuis un moment en Italie. C'était donc plus compliqué pour eux de traverser par la montagne, parce qu'ils avaient plus de bagages. Cette année ce sont des populations différentes, et souvent des gens qui sont arrivés ici par la route des Balkans*... Autant vous dire que ces gens qui ont marché des milliers de kilomètres en si peu de temps ont moins d'affaires à porter. Une traversée de plus pour arriver côté français, cela ne leur fait pas peur.

Prennent-ils des risques en traversant ?

Oui bien-sûr. Nous les voyons



Adèle est membre du collectif depuis sa création / Photo Camille Dodet

souvent arriver le matin avec des chevilles énormes, enflées. Ils sont poursuivis par la police dans la montagne. Ils tombent ou se foulent les chevilles. Surtout qu'ils ont une idée un peu faussée de cette traversée, ils imaginent que de nuit ils auront plus de chances de réussir. Ils privilégient donc cette option. Sauf qu'ils refusent de s'éclairer pour ne pas être repérés, et ne voient pas les rochers ou les autres obstacles sur le sol. Nous avons aussi dû désinfecter des blessures aux mains à cause des chutes.

Est-ce que vous les mettez en garde ?

Quand certains nous disent qu'ils veulent passer par le sentier, nous essayons de bien leur faire comprendre que c'est dangereux. Quand le temps est pluvieux nous cherchons à les dissuader. Hier encore, deux migrants ont essayé de traverser. Ils se sont fait arrêter par

des légionnaires, près de l'autoroute, qui les ont visés avec des armes à feu. Ils sont venus nous raconter ça ce matin. Nous avons beaucoup de récits de ce genre.

Tentent-ils plusieurs fois de prendre ce sentier ?

Nous les voyons à de nombreuses reprises choisir cette option, pour des raisons diverses. Il y en a qui se rendent compte que c'est trop dangereux une fois sur place. Alors ils font demi-tour et viennent nous attendre ici jusqu'au petit matin. En arrivant, nous recueillons des gens qui ont été arrêtés pendant la traversée, mais également ceux qui ont renoncé en cours de route. Certains prennent un petit-déjeuner et décident de retenter la traversée de jour.

**(ndlr C'est la voie terrestre pour arriver en Europe. Au départ de la Turquie, elle passe par la Grèce, la Macédoine et tous les pays de l'Europe de l'Est)*